

LE CONTE DE LA « POMME D'ORANGE »

C'était un homme qui avait autant d'enfants comme n'y avait de trous dans un « crimbye » ou, si vous voulez, dans un « pas-

soué (1) ». Il en avait moitié plus que quat'cents! Quand il a eu le dernier : « Mon Dieu, qu'il a dit, comment j'allons-ti l'nommer? Tous les noms sont pris! (2) »

Il est arrivé trois (3) beaux messieurs à la porte :

« Bonjour, messieurs.

— Bonjour. Si vous voulez, monsieur, nous allons êt' le parrain d'vot' p'tit gars. Nous allons l'emmener chez nous. Dans douze ans d'ici vous viendrez l'voir, mais pas avant.

— Ah, messieurs, qu'i dit, douze ans sans voir mon p'tit gars, c'est un peu long! »

Ils lui dirent :

« Ecoute, tu iras chez le boulanger, tu prendras du pain et il sera payé; tu iras chez le boucher, tu prendras de la viande et elle sera payée; tu iras chez l'marchand d'vin, tu prendras du vin et il sera payé — pendant douze ans. »

Ça fait que le père acceptit et que les messieurs emmenèrent son p'tit gars.

Au bout de douze ans, le père s'en fut pour aller voir son gars. Il est arrivé sur une petite route, il a trouvé une bande de corbeaux : ils étaient à brailler, comme ça, dessus sa tête. Y en a un qui lui-z-a parlé. Il a dit comme ça :

« Mon père, tu ne me voiras pas aujourd'hui. »

Le voilà qui s'en va chez les trois messieurs. Les trois messieurs lui dirent :

(1) C'est là une formule traditionnelle qui peut se dire au début de plusieurs contes et notamment du conte des trois objets magiques (A. T. 563). On la trouve, par exemple, dans Cosquin, n° 4, *Tapalapautau*, etc. Je l'ai aussi entendue, en Vendée, sous la forme suivante : « C'était un homme qui avait autant d'enfants qu'y a de pierres dans les champs. » A Mayun, une autre personne m'a parlé d'un récit qui commençait ainsi : « C'était un homme qui avait autant d'enfants qu'y a de pertus (trous) dans un *crimbye* (tamis). »

Je n'entreprends pas ici une étude comparative de ces formules. Je me borne à faire remarquer que la conteuse, se rendant compte que le mot *crimbye* est un mot régional, essaie de me l'expliquer : c'est un *passoué*, me dit-elle.

(2) Cette formule semble appartenir à un autre conte que j'ai recueilli à Mayun : le *Conte des trois innocents*. Dans cette histoire, la bonne femme reste auprès du puits à réfléchir :

*Si j'marie ma fille comme ver (mot patois signifiant oui)
et qu'j'avons des enfants comme oui,
comment j'les nommerons-ti?
Tous les noms sont pris!*

Remarquons que cette formule ressemble beaucoup à celle qui se trouve dans Orain, *Le Folklore d'Ille-et-Vilaine*, Paris, Maisonneuve, 1897, p. 157 : « Si j'avons des garçailles comme oui, tous les noms qui sont pris comme oui, quels noms j'leur donnerons-t-y comme oui. »

(3) La conteuse prononce troué, comme elle dit vouèr, mais nous ne donnons pas ici de notations phonétiques.

« Bois et mange, mon bonhomme, mais tu n'verras pas ton gars aujourd'hui.

— Ah?... i dit.

— Non, tu l'verras dans huit jours. »

Au bout de huit jours, le bonhomme est encore parti pour aller voir son gars. Quand il fut encore sur la petite route, c'était une bande de pigeons. En voilà un qui l'appelle :

« C'est-i toi, mon p'tit gars? qu'i dit.

— Oui, mon père, qu'i dit, tu m'verras aujourd'hui. Tout à l'heure quand les trois messieurs te demanderont : Connais-tu ton p'tit gars là?, j'allongerai ma patte par-dessous mon aile. »

Le père va trouver les trois messieurs :

« Bonjour, messieurs.

— Bonjour, mon bonhomme. Tu vas voir ton p'tit gars aujourd'hui. »

Voilà qu'ils l'emmenent (1) dans une belle grande cour, voilà qu'ils cornent un coup de cornet, voilà tous les corbeaux d'arrivés dans la cour. Ça fait qu'ils lui demandent :

« Connais-tu ton p'tit gars?

— Non, i dit, j'le connais pas, bien sûr. »

Ça fait que le monsieur, i cornit encore : v'là tous les corbeaux qui s'en vont, v'là tous les pigeons d'arrivés, une bande de pigeons..

Connais-tu ton p'tit gars? »

Au même instant, le p'tit pigeon allonge sa patte.

« Le v'là, mon p'tit gars, i dit. »

Voilà le pigeon revenu un beau p'tit gars de douze ans.

Ça fait que son père l'emmenit. Le monsieur lui-z-avait dit :

« Il a un bon état entre les mains mais j'voudrions pas qu'il l'exerce encore. »

Ça fait qu'il emmenit le p'tit gars. Mais le bonhomme n'avait pas « mézé » (désormais) d'argent : fallait qu'il paie le boulanger pour son pain, le boucher pour sa viande et le marchand de vin pour son vin.

Alors, un jour, le p'tit gars lui a dit comme ça :

« Tiens, mon père, qu'i dit, si tu voudrais, j'tournerais bien en p'tit chien, tu pourrais m'vendre une bonne poignée. Mais, dame, tu n'vendras pas mon collier. Si tu vends mon collier, je n'pourrais pas m'en aller. »

Voilà qu'il avait trouvé trois chasseurs et c'était les trois messieurs qu'étaient son parrain. Le v'là qui leur dit comme ça, le bonhomme :

(1) Prononcé par la conteuse : ils l'emmenent.

« Vous n'pernez pas beaucoup de gibier de c'temps-là, messieurs ? »

— Non, qu'i dit, mon chien ne chasse pas.

— J'en ai là un petit, qu'i dit, je vais l'mettre à chasser. Ah, le gibier vous aveuglerait, qu'i dit comme ça. »

Voilà le p'tit chien de parti à la chasse. Les trois messieurs étaient enchantés : ils prirent du gibier. Ils lui dirent :

« Faut qu'tu m'« vends » ton chien.

— Ah, oui, j'veux bien, mais, qu'i dit, j'veux réserver son collier. »

Son père l'avait vendu trois mille francs, avait gardé le collier. Alors ils l'avaient attaché avec une ficelle, ils avaient emmené le p'tit chien.

Oui, mais, y avait un trou à la porte, on appelle ça des « ratouères », et le petit chien s'était sauvé par le trou. Le lendemain, le voilà d'arrivé à la porte à son père dans la nuit :

« Ah, i dit, mon père, si tu veux, j'gagnerai de l'argent. Demain y a une belle foire (1) à Missilla(c) (2). Si tu veux, j'vas m'torner en beau ch'val mais tu n'vendas pas la bride. Si tu vendais la bride, « j'éteu » (je serais) perdu. Dame ! je saurais pas m'en aller. »

Voilà encore les trois messieurs d'arrivés, qu'avaient acheté le p'tit chien, pour acheter le ch'val. C'était le plus beau ch'val de la foire. Ça fait que les messieurs demandent au bonhomme :

« Ton p'tit chien n'est pas revenu ? »

— Non, non, i dit, ma femme m'a battu hier au soir à cause que j'avais vendu mon p'tit chien.

— Maintenant, faut qu'tu nous « vends » ton ch'val.

— J'veux bien vous l'vendre, qu'i dit, mais à condition que j'vends pas la bride. »

Et quand le ch'val a-z-eu-t-été vendu, le bonhomme a été condamné à donner la bride.

« J'vas vous en donner une autre, qu'i dit.

— Non, c'est celle-ci que nous voulons, nous avons acheté la bride et le ch'val. »

Voilà le bonhomme chagrin, n'est-ce pas. Les voilà qu'emmenent le ch'val à l'écurie. Alors, i dit comme ça au « breton » de l'écurie, ça s'appelle un « breton », celui qui soigne les ch'vaux, i dit comme cela :

« Voilà un ch'val qu'on te confie. Tu lui donneras à manger son content mais tu n'le meneras (3) pas à boire. »

(1) Prononcé *fouère*.

(2) Commune voisine de La Chapelle-des-Marais. Prononcé *Misillâ*.

(3) Prononcé *meuneras*.

Il lui donnait du foin, il lui donnait de l'avoine, il lui donnait du son : le p'tit ch'val ne voulait rien manger. Le breton d'l'écurie dit :

« Ce ch'val là est mort de soif. J'vas l'mener à boire. »

Le voilà qu'emmene le p'tit ch'val à l'étang. Voilà le p'tit ch'val à boire, à boire. Quand i fut au milieu d'l'étang, i tourne en « guernouille », le ch'val, et v'là ces trois messieurs qu'arrivent.

« Qu'est-ce que t'as fait du ch'val ? »

— Dame, qu'i dit, i voulait pas manger, je l'ai mené à boire. Quand il a-z-été dans l'milieu de l'étang, il a « tourné » en « guernouille ». C'est là qu'il a tourné en guernouille. »

Ils ont, eux, tourné en trois brochets. Les v'là après la guernouille. Quand la guernouille, a s'vit prise, a s'est tournée en hirondelle. Les v'là, eux, qui tournent en trois « épréviers » et les v'là après l'hirondelle. L'hirondelle a tombé en pomme d'orange par la cheminée du roi, dans l'tablier de sa fille qui était à garder son père à mourir dans l'foyer et la pomme d'orange en tombant a parlé à la jeune fille. Il lui-z-a-dit comme cela :

« I va venir trois messieurs ici, i vont guérir votre père et i vont me demander, moi, pour paiement, mais ne me donnez pas. Si vous êtes condamnée à me donner, vous me mettez dans le milieu de votre main, ils me prendront là. »

Voilà les trois messieurs d'arrivés.

« Bonjour, messieurs.

— Bonjour. On nous a dit que M. le roi était très malade.

— Oui, il est très malade. On ne trouve pas de médecins pour le guérir.

— Eh bien, nous allons le guérir, nous. »

Oh ça, la fille du roi était contente !

« Nous voulons pas d'argent, rien que la pomme d'orange qui est tombée dans l'tablier de vot' fille.

— Oh, elle dit, vous ne l'aurez pas, cette pomme-là. »

La fille du roi ne voulait pas la donner. Mais le roi lui a dit comme ça :

« Ma vie est encore avant la pomme d'orange, ma fille. »

Et quand la fille du roi fut condamnée à donner la pomme d'orange, dame, elle avait fait comme ça (*geste de la conteuse qui met un objet imaginaire au milieu de sa main*). Voilà la pomme d'orange qui tombe tout au milieu de la place tout en grains de mil, voilà les trois messieurs qui tournent en chapons, les voilà à manger le mil ! Il en a tombé un, un grain, dans l'balai du foyer. Il a tourné en rena(rd) (1), ce grain d'mil là. Il a mangé les trois

(1) Prononcé : r'nd.

chapons; puis le rena(rd), il a torné en p'tit garçon après. I s'en allit chez son père :

« Tu vois bien, qu'i dit, si tu n'avais pas donné la bride, j'aurais pas eu la peine que j'ai eue! »

J'n'en sais pas, moué, plus long, toujours!

Dans ce récit, lorsque la conteuse en arrive à décrire les transformations successives des trois magiciens et du p'tit gars, elle force la voix, son débit devient plus rapide et plus entraînant. Elle marque ainsi que l'action magique se précipite, quand elle dit, par exemple : *Ils ont, eux, torné en trois brochets...*; et surtout à la fin : *Voilà la pomme d'orange qui tombe...* Par ce renforcement de la finale, elle suggère aux auditeurs que voici venir l'achèvement de l'aventure.